

CHAPITRE PREMIER

La machine commençait à frémir de tous ses cadrans. Les aiguilles s'agitaient d'une coléromécanique de mauvais signe.

– Je répète : vous êtes Louis XIV !

– Non, non... écoutez...

– Louis XIV !

Un soupir.

– Ecoutez, je vous ai déjà dit...

La voix impersonnelle coupa la parole au plaignant.

– Tests et analyses concordent. Gènes, chromosomes identiques à ceux de Louis le quatorzième, roi de France. Néanmoins, vos protestations et dénégations vont être encore une fois analysés. Vous reviendrez ici dans huit jours subir les ultimes contrôles. D'ici là, peut-être votre mémoire sera revenue ou l'erreur reconnue. Terminé.

Frissonnant de terreur, Aldéric se leva en chancelant du fauteuil métallique sur lequel deux bras articulés l'avaient assis.

Ah, mon Dieu, que se passait-il ? Cela durait depuis huit jours.

La pièce était faite d'une sorte de métal brillant qui ressemblait à de l'acier, mais c'était un alliage qui venait d'un monde que le cerveau d'Aldéric ne pouvait même pas concevoir. (L'auteur a eu aussi beaucoup de mal à se l'imaginer.)

Qu'on se figure des rangées de voyants multicolores qui clignotent, des chiffres qui s'inscrivent dans le bourdonnement des computers géants. Le pauvre Aldéric, terrifié, ignore ce que représente cette voûte percée d'écrans où défilent des phares dont la teinte varie selon les cristaux liquides qui les alimentent.

L'ordinateur qui les régit est considéré comme la partie la plus ancienne de la salle d'examen. Les autres machines ne possèdent pas d'écran. Les chiffres et les phrases se visualisent en trois dimensions, avant de disparaître.

Aldéric s'arrêta avec inquiétude devant la "porte d'air" ainsi qu'il l'avait baptisée. C'était une porte qui n'en était pas une. Mais c'était quand même une porte. On pouvait cogner dessus ou au contraire la traverser sans encombre, comme la plupart des ouvertures du Centre.

Il s'agissait en fait d'un champ magnétique anti-personnel. Mais cela non plus, Aldéric ne pouvait pas le savoir. En fait, il ne savait que deux choses: d'abord qu'il ne pouvait pas être ce Louis XIV puisqu'il se nommait Aldéric; ensuite qu'il était mort et que toutes ses croyances s'étaient avérées fausses.

Ah... ah... où était le Walhalla promis ? Où étaient les Walkyries nues, venant servir l'hydromel aux guerriers morts au combat et satisfaire également leurs appétits charnels ?

Certes, il n'était pas tout à fait mort au combat, mais avait été tué, ce qui revenait au même. Clovis l'avait frappé lâchement au cours d'une inspection d'armes. Il s'était ainsi vengé de l'affront qu'Aldéric lui avait fait subir quelques mois plus tôt, à Soissons. Comme on va le voir, une histoire de vase.

Tout en longeant un immense couloir éclairé par une source lumineuse invisible, Aldéric se remémorait cette importante journée. Depuis quelque temps, Clovis imitait les romains et aussi les gens d'Eglise.

N'avait-il pas obligé son peuple à se convertir ? Des milliers de guerriers, dont Aldéric, étaient entrés par groupes dans une piscine où un évêque les avait baptisés. Ils avaient pris la

chose comme une plaisanterie et pas un d'entre eux n'avait songé une seconde à adorer ce Christ, ce Dieu des vaincus, qui préconisait la soumission et le pardon des offenses.

Clovis s'était fait rouler par des évêques catholiques comme le barbare inculte qu'il était. Ah... misère, ajoutait Aldéric, *chak agouth ilouka guéti !*¹ Aldéric se souvenait aussi qu'il avait servi comme mercenaire chez les Wisigoths, à Toulouse. C'était un Riquaire et, par atavisme, il détestait les Saliens, les Sicambres, autres branches des Francs.

Mais il détestait aussi Brunegonde, sa sœur aînée, laquelle dans la famille avait toujours imposé sa loi, au point de vouloir à tout prix lui faire épouser une gardienne de moutons nommée Clithoryx. Et c'était bien la raison qui avait poussé Aldéric à s'engager dans l'armée de Clovis, parce qu'il détestait les moutons dont l'odeur même lui était insupportable et qu'il n'appréciait nullement les grosses verrues et les poils fous qui garnissaient le menton carré et les joues molles de la belle gaillarde.

Ainsi Aldéric s'en était allé vers Clovis dont il était, en somme, le cousin puisqu'une de ses tantes avait épousé son oncle !

Pendant quelques temps, le cousin Clovis s'était comporté en véritable germain en ménageant les chefs de clans. Et puis il y avait eu Soissons et c'était là que l'évêque de la cité, après le massacre des habitants, était venu pleurnicher pour un vase sacré, un vase que Clovis s'était attribué. Mais Clovis l'avait donné au prêtre et ça, Aldéric n'avait pu le supporter. Il est vrai que le brave Aldéric avait un peu trop bu ce jour-là. Et quoi, une victoire, ça se fête.

Tenant à peine sur ses jambes, il avait arraché le vase des mains de l'évêque et l'avait fracassé sur le sol, tout en lançant à Clovis :

– Tu n'auras, *hic...*, que ce que le sort te donnera, *hic*.

C'était la coutume. Clovis s'était incliné, mais n'avait pas oublié l'affront. Si bien qu'à quelques temps de là, ayant organisé une parade, il avait apostrophé rudement Aldéric, prétendant qu'une de ses francisques était rouillée. Ce dernier avait protesté, posé son bouclier à terre et entrepris d'en dégager les haches qui y étaient fixées. Et c'est à cet instant-là que Clovis l'avait tué d'un coup d'épée.

Ses souvenirs s'arrêtaient là, et il avait repris conscience dans cet endroit habité par des dieux, assurément, mais quels dieux ?

Tout à ses pensées, Aldéric était revenu dans le grand réfectoire, mais aujourd'hui la salle était vide. Les "autres" étaient partis... Partis... mais partis pour où ?

Il ne vit qu'Albert, assis à une table et toujours en train d'écrire sur des feuilles de papier des signes compliqués mêlés à des formules algébriques.

Ah ! Sans Albert, il serait probablement devenu fou. C'était un vieil homme, habillé de noir, et qui lui avait dit avoir vécu plus de quatorze siècles après lui. Aldéric ignorait ce que pouvait bien représenter quatorze siècles, mais il comprenait que cela représentait beaucoup, beaucoup de temps.

Albert, lui, connaissait tout et Aldéric avait été heureux qu'il vienne partager sa chambre trois jours après qu'il eut émergé de la "cuve" dans laquelle il avait repris conscience.

Au début, Aldéric s'était un peu méfié de lui, mais le vieil homme avait su gagner son amitié et lui fournissait quelques explications élémentaires. Il lui avait appris, d'abord, que son corps et son esprit avaient été reconstitués à partir d'une cellule. Une cellule ! Comment pouvait-on dire une chose pareille ? Une cellule ? Une geôle ? Enfin quoi, c'étaient les romains qui mettaient les gens en prison. Un guerrier Franc était condamné à une amende ou à la mort, mais jamais à la prison. Aldéric s'avança vers le vieil homme. Cette idée de cellule le tracassait et il l'avoua au vieillard. Celui-ci eut un sourire.

– Une cellule est une infime partie de ton corps. Pour construire et donner sa forme à une maison, une tour, un palais, on prend des pierres et on les assemble de façon à réaliser une

¹ Dans le dictionnaire gallo-français on peut traduire par : "Je t'en foutrais moi, des trucs pareils."

maison, une tour, un palais. La cellule est une pierre du corps. Assemblées d'une certaine façon, elles donnent toi, moi, chacun de nos autres compagnons.

– Nous sommes en pierre ?

– Non, c'est un exemple... Bien sur, c'est relatif, mais.

– Et si chacun de nous est différent, pourquoi me prend-on pour Louis XIV ? Et pourquoi m'a-t-on déguisé en matrone romaine, hein, pourquoi ? J'ai l'air de quoi, moi, habillé comme ça ?

Aldéric était tout froufroutant de dentelles et de brocard, ce qui l'humiliait profondément. Il aurait aimé retrouver son casque à cornes, son épée, son bouclier et ses chères francisques.

Albert se gratta légèrement la chevelure qu'il avait abondante sur les côtés et inexistante sur le crâne.

– La seule explication plausible, dit-il, est qu'une de tes cellules à dû se mélanger à celles de Louis XIV. Une question: Où as-tu été tué ?

– Près de Lutèce.

Albert secoua la tête,

– Sans doute sur ce qui devait devenir plus tard Saint Denis, dit-il, rêveusement, la sépulture royale. Voilà l'erreur. Un peu de toi à dû se glisser dans le tombeau de Louis XIV. Tombeau vide puisqu'à la Révolution, tous les corps des souverains ont été jetés à la voirie.

– Ça, ça m'intéresse pas. Parle-moi de ce Louis XIV. Tu l'as connu ce gars ?

– Non, c'était bien avant ma naissance. Mais je dois te dire une chose: après ta mort, la Gaule est devenue la France et la Germanie s'est appelée Allemagne. Louis XIV descendait plus au moins de Clovis, à ce qu'on dit. Il avait donc la même chaîne génétique que toi, ce qui contribue à renforcer l'erreur de la machine... Mais, bien sur, c'est relatif.

– J'ai rien compris.

Albert soupira tout en rangeant ses papiers. Il continuait à parler en lui-même.

– Donc ce Louis, quatorzième du nom, régna sur la Gaule devenue la France et en fit la première puissance du monde. Un peu ce qu'était Rome au temps de César; Louis XIV, un très grand souverain, oui, mais qui a préféré la guerre au bonheur de son peuple, et a laissé la France pauvre et affaiblie.

– S'il a fait la guerre, c'est qu'il y en a qui la méritaient, repartit Aldéric. C'est comme ça que je raisonne, moi. Clovis disait qu'un jour les guerriers se battraient comme les Dieux. Avec la foudre !

– Oui, la foudre est venue un peu plus tard, hélas...

Albert regarda ses mains et soupira.

– Oui, un peu plus tard...

– Tu es triste ? s'enquit Aldéric.

– Je ne regrette rien de ma vie, sauf une chose, et cette chose je ne la referais pas. Bien qu'on m'ait ressuscité pour ça.

Des gouttes de sueur perlèrent au front d'Aldéric, tant son effort de compréhension était intense. Il capitula.

– Toutes ces choses me dépassent, dit-il. Mais, dis-moi, comment se fait-il que nous parlions tous pareil ?

– Nous nous exprimons en langue universelle. On a branché un appareil pas plus gros qu'une cellule dans notre cerveau, ce qui permet de comprendre immédiatement toutes les autres langues.

– C'est le diable ça ! On est chez le diable, hein ? Dis-moi que c'est vrai, Albert ?

– Ça ne l'est pas, mais tu pourrais très bien t'y retrouver... en enfer, si tu persistes à vouloir tenir tête à la machine.

Ces paroles eurent leur effet dans l'esprit du brave Aldéric. Il sentit un frisson glacé qui se baladait dans son dos, entre les deux omoplates.

– Il faut tromper la machine, reprit Albert, c'est ta seule chance.

– La tromper ?

Albert lui avait déjà expliqué qu'il jouait un jeu très dangereux en persistant à nier qu'il était Louis XIV. En effet, si la machine reconnaissait son erreur, Aldéric serait détruit, comme l'avaient déjà été des grands hommes reconstitués à une période de leur vie où leur génie n'atteignait pas leur pleine mesure; des Bonaparte adolescents, des Staline trop âgés, des César impotents avaient fini sous la terrible faux du laser désintégrateur.

– Elle n'est pas plus intelligente qu'une catapulte. Si tu remplaces le quartier de roc par une balle de paille, elle la lancera de la même façon, incapable qu'elle est de faire la différence. Là, on lui a fourni des données concernant Louis XIV et elle a recréé Louis XIV en fonction de ces données. Par contre, une autre machine, pas plus intelligente mais plus perfectionnée, fait en ce moment des recherches en synthétisant des millions d'informations. Bien sur, tout est relatif, mais si elle découvre l'erreur, et je pense qu'il y a de bonnes chances qu'elle la découvre, tu passeras au laser. Rien que la taille, Louis XIV mesurait un mètre soixante cinq ou soixante six, et toi tu fais au moins vingt centimètres de plus. Il y a déjà une incompatibilité physique qui doit être inscrite dans la mémoire du computer, alors...

Aldéric ignorait ce qu'était un *computer* et ce qu'Albert appelait "la mémoire des machines," par contre il comprenait admirablement que, s'il voulait rester en vie, il lui fallait "foutre le camp" avant huit jours. Oui, mais comment ?

Aldéric avait une migraine atroce. Tous ces souvenirs, ces découvertes, ressassés, compressés dans son cerveau fruste, l'avaient déprimé. Apprendre par cœur "le siècle de Louis XIV" comme lui avait conseillé Albert ? Le pauvre Aldéric ne savait vraiment pas de quelle façon... Ah... misère !

Il pénétra dans sa chambre. C'était une pièce agréable aux murs recouverts d'une matière synthétique bleue pastel. Une large baie ouvrait sur un parc très bien entretenu où croissaient toutes les variétés d'arbres connus sur ce monde. L'ensemble était saisissant. La forêt européenne y côtoyait la jungle tropicale, la température extérieure étant toujours maintenue à vingt cinq degrés Celsius. Des pièces d'eau faisaient des taches claires dans ce nouveau jardin de l'Eden. Une table, deux lits, quatre fauteuils anatomiques et une salle de bain composaient le mobilier. Les placards de rangement étaient encastrés dans les murs.

Le Franc soupira, ôta son chapeau galonné d'or et garni de plumes, puis s'installa avec précaution sur un fauteuil. Il n'arrivait pas à s'habituer à cette matière.

Il se sentit triste, tout a coup, en réalisant qu'Albert ne l'avait pas accompagné. Ce soir, Albert ne partagerait pas sa chambre, il en était sûr. Alors, il se sentit seul, très seul.

A cet instant, un haut-parleur retentit. La voix sonore, métallique venait du réfectoire.

– Départ immédiat. Le professeur Einstein est prié de se présenter à l'embarquement.